

# La grève des «Pen-Sardins» de Douarnenez

Novembre 1924 - Janvier 1925.

Nous écartant à la fois de l'exaltation "folklorique" des uns et de la récupération "féministe" des autres.

Nous avons voulu pour évoquer cette grève, nous appuyer sur les écrits des témoins oculaires. Il s'agit en premier lieu de Lucie Colliard, membre de la commission féminine de la CGTU, qui publie en 1925 : "Une belle lutte de femmes : Douarnenez", de Daniel Renoult, journaliste qui deviendra Maire de Montreuil et de Maurice Simonin, secrétaire de la Fédération C.G.T.U. de l'Alimentation, auteurs d'une brochure : "La grève de Douarnenez. Ces deux publications ayant été éditées en 1925 par la Librairie de "L'Humanité", 120 rue Lafayette Paris.



«L'illustration», 1899, G. Scote.  
Musée de Bretagne.

## 1905 : un précédent

Lucie Colliard évoque une "ancienne" qui avait fait la grève en 1905. Grève qui n'avait pu aboutir faute de soutien.

Marins et ouvrières des conserveries se battirent en commun contre les "usiniers". Les premiers pour une élévation du prix de la sardine pêchée, les secondes pour en finir avec le paiement au "mille" (mille sardines) et le règlement à l'heure.

Commencée en janvier 1905, le conflit se terminera en août par la victoire des ouvriers. Les pressions n'avaient pourtant pas manquées. Dans son livre "Luttes politiques et sociales à Douarnenez" Maurice Lucas en évoque quelques unes : licenciement des "meneuses", campagnes de calomnies, accusant les femmes se rendant aux réunions syndicales, d'y aller pour "coucher".

Le clergé refusait l'absolution et tous les sacrements aux femmes soupçonnées de vouloir le travail à l'heure.

La grève de 1924 :

## Les raisons de la colère

Écoutons Renoult et Simonin :

"Pourquoi la révolte a-t-elle gagné aussi vite toute la ville ? C'est qu'on était trop malheureux à Douarnenez ! Il y avait des salaires infimes qui ne permettaient pas de vivre.

**A Douarnenez, dans un ménage d'ouvriers, on ne mangeait presque jamais de viande. Du café au lait, des tartines de pain et de beurre, voilà l'alimentation des ouvrières. Vingt d'entre elles nous ont dit : "S'il n'y avait pas le poisson, on mourrait de faim". On constatait aussi de la part des patrons, un mépris effroyable des droits élémentaires du travail.**

**En pleine nuit, on appelait les femmes à l'usine. Souvent, elles attendaient des heures le déchargement des bateaux, les achats des "commises" discutant sur le quai avec les pêcheurs. Et ces heures ne leur étaient pas comptées !**

Il y avait des journées exténuantes aux époques des grandes pêches, ou à la saison des petits pois.

- Nous avons fait jusqu'à 72 heures sans nous reposer, monsieur.
- Trois jours sans sommeil, c'est impossible ?
- C'est pourtant vrai : on boit du café pour se soutenir !

## Le déclenchement de la grève

Elles sont plus de deux mille femmes à Douarnenez qui travaillent les produits de la pêche de trois à quatre mille marins.

Toutes n'habitent pas la ville ; la moitié au moins vient des bourgs voisins : Ploaré, Tréboul, Pouldavid.

**Leurs prétentions bien modestes : 1 F 25 de l'heure, majorations de 50 % ! Pour les hommes, le salaire normal revendiqué était de 1 F 75. Comme je le fis remarquer au Ministre en lui rappelant les conférences féministes qu'il fit jadis : "Ce n'est pas 1 F 25 que nous devrions demander pour les femmes, mais 1 F 75, comme pour les hommes". Ces prétentions si modestes ne furent pas acceptées par les patrons qui refusèrent de rencontrer la délégation ouvrière devant le Ministre.**

Lucie Collard

Le lundi 24, les ouvrières, magnifiques d'entrain, se rendent dans toutes les usines de conserves, à la biscuiterie, à la scierie, à la fabrique de filets.

Les femmes grévistes pénètrent dans chacune des maisons (il y en a vingt-deux), appellent leurs camarades, leur disent que le moment d'agir est venu. C'est une traînée de poudre, le travail est déserté. Le lendemain, la grève est générale.

Du 21 novembre 1924 au 6 janvier 1925, femmes, jeunes filles, vont tenir la rue, une seule revendication reprise en chœur : "C'est "Pemp-réal" que nous voulons 25 sous". Et à travers les rues, le grand cortège va.

Au début, les femmes étaient timides. Ensuite, elles se battaient presque pour être les premières "à la procession" comme elles



Douarnenez - Le comité de grève en janvier 1925, jour de la victoire (en témoignent les fleurs offertes au Comité). M. Bordenneec, A. Jourdy, E. Jourdy, M<sup>me</sup> Morvan, J. Join, M<sup>me</sup> Julien, Ch. Tillon, Simonin, L. Collard, Bovill, A. Nicolas, Faure-Brac, Jequel, A. Julien, Le Cossec, Le Flanchec, A. Coquet, Charré, Vigouroux, Daden, Mignon, Jolivet.

(Collection Michel Carriou - Tréboul).

«On élit le comité de grève, onze grévistes, six femmes et cinq hommes.»

Simonin - Renoult

disent, et pour porter l'étendard du Syndicat. On chante "l'Internationale". Mais les jeunes aimaient beaucoup le chant des "jeunes Gardes".

Des cris en breton : Nous aurons vingt-cinq sous ! Elles chantaient aussi une chanson dont le refrain devait faire frémir les bourgeois :

"Saluez riches heureux  
Ces pauvres en haillons  
Saluez, ce sont eux  
Qui gagnent vos millions"

Le 8 janvier 25, le conflit prend fin. Les femmes ont obtenu 1,25 F de l'heure, plus les heures supplémentaires et... la reconnaissance du droit syndical.

En 1925, Joséphine Pencolet (une gréviste) est élue conseillère municipale alors que les femmes n'ont ni le droit de vote, ni le droit de se présenter.



Douarnenez, nov. & déc. 1924.  
Manifestation sur le port.